

## Notes additionnelles de Pierre Duroisin

*On rappelle que les abréviations E, R1, R2 et T renvoient aux Essais, Romans 1, Romans 2 et Théâtre (édition de 1972) de Montherlant dans la Bibliothèque de la Pléiade et que le lieu d'édition n'est pas mentionné quand il s'agit de Paris.*

1951

**26 janvier 1951 :** « Votre amie [...] voudrait que vous lui envoyiez ces extraits de presse sur *Malatesta*. » – Si le texte même avait paru dès 1946 en Suisse, puis en France en octobre 1947 et en février 1948 (voir la lettre du 14 août 1947), la pièce ne fut créée que le 19 décembre 1950 au Théâtre Marigny, avec Jean-Louis Barrault dans le rôle de Malatesta et Madeleine Renaud dans celui d'Isotta.

**24 février 1951 :** « J'ai eu un coup au cœur, mardi soir, en lisant dans le *Carrefour* que vous venez de partir pour l'Afrique du Nord. » – Fausse annonce, car M., dont le dernier carnet « africain », daté d'Alger, court du 7 au 23 février 1936 (voir E, p. 1177), n'est plus retourné en Afrique du Nord après cette date, mais sur un fond de vérité : Sipriot rapporte que, l'été 1950, alors qu'il rédige ses textes pour la série *Quinze soirées avec Montherlant* qui sera diffusée fin 52-début 53, l'écrivain « songe à quitter l'Europe » et que « seul le Maroc lui paraît sûr ». Le thème du dernier entretien sera d'ailleurs « la mort de la civilisation occidentale » (*Montherlant sans masque, op. cit.*, p. 560).

**3 mars 1951 :** « Vous avez eu un boulot formidable, cet hiver, avec toutes ces pièces de théâtre... » – Le 20 octobre 1950, en effet, *Celles qu'on prend dans ses bras* avait été représenté pour la première fois au Théâtre de la Madeleine avec dans les rôles principaux Victor Francen, Gaby Morlay et Hélène Vallier, et le 19 décembre, c'était la création de *Malatesta* au Théâtre Marigny.

**17 mars 1951 :** « ...je l'ai su ce 15 avril 1929 où je vous ai vu pour la première fois » – Rien de plus exact. Le samedi 13 avril 1929, rappelons-nous, M. écrivait à P. : « Je serai aux *Nouvelles littéraires* lundi à 2h ; vous pourrez m'y demander », et le mercredi 17 P. écrivait à son amie Milette : « En sortant de la rédaction des *Nouvelles littéraires* où l'entrevue avait eu lieu, je titubais de bonheur... » // « Et puis j'aime cette photo de vous qu'il y avait l'autre semaine dans *Opéra*. » – *Opéra* avait commencé de publier le 14 mars *L'Histoire d'amour de La Rose de sable*, dont la publication se poursuivra jusqu'au 4 juillet, mais le 7 mars M. avait pris soin de redire les raisons qui le poussaient à postposer, encore et toujours, la publication intégrale de son roman (voir R2, p. 1267).

**28 août 1951 :** « Il fait *enfin* beau et j'attends toujours votre apparition, comme Lohengrin. » – La suite : « Mais si vous n'apparaissez pas... » invite à comprendre « comme *dans* Lohengrin », P. se comparant à la vertueuse princesse de Brabant qu'épousera le preux chevalier accostant dans la barque fabuleuse.

**4 octobre 1951 :** « Vu des nouvelles de vous dans *Carrefour*. Enfin ! Mais ces pièces sur la religion... moi je me sens de plus en plus athée. » – *La Ville dont le prince est un enfant* va bientôt paraître, dont l'achèvement d'imprimerie est précisément d'octobre 1951. N'en déplaise à P., ce ne fut à la sortie du livre qu'un concert de louanges que M. prit d'ailleurs la peine de rassembler dès l'édition de 1959 (repris dans T, p. 794 et sv.) et qu'il fera précéder en 1967 de l'article de Daniel-Rops paru dans *L'Aurore* du 7 novembre 1951 sous le titre « *La Ville dont le prince est un enfant* peut-elle choquer les catholiques ou bien les satisfera-t-elle ? », article qui, de l'aveu même de l'auteur « lança » la pièce (*ibid.*, p. 761-764). Cela dit, P. n'adhérera jamais totalement aux pièces religieuses de M., le lui écrivant encore le 6 novembre 1960 : « Vos pièces religieuses (*Port-Royal*, etc.) n'ont pas mon approbation complète : trop de "foi", trop d'applaudissements probables – je les entends d'ici – de la part d'imbéciles. »

**6 novembre 1951 :** « J'ai pleuré en voyant la charmante image dans *Opéra*... » – M. a publié dans le n° daté du 7 novembre un texte intitulé « *La Ville dont le prince est un enfant*, une œuvre écrite à genoux ». C'est là sans doute que P. a vu l'« image » qui l'a tant émue.

## 1952

**1<sup>er</sup> juillet 1952 :** « Aussi, je passe tous les jours à l'épicerie de la rue de Beaune... » – C'est la rue donnant sur le quai Voltaire que P. évoquait déjà dans sa lettre du 15 décembre 1942 parce qu'elle lui rappelait tout à la fois Drieu et M.

**5 octobre 1952 :** « “Si le fou persistait dans sa folie, il deviendrait sage” (William Blake) » – Le mot est extrait des « Proverbes de l'Enfer » dans *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*. Gide, en 1922, l'avait traduit « Si le fou persévérerait dans sa folie, il rencontrerait la Sagesse » (tome XIX de *La NRF*).

**18 octobre 1952 :** « Mais ce n'est évidemment pas de “l'hamour”. » – Voilà qui nous renvoie aux *Lépreuses* (R1, p. 1540) ainsi qu'à la lettre du 14 mars 1948, en attendant celle du 27 juin 1958.

**1<sup>er</sup> décembre 1952 :** « P.S. Les premières émissions et l'émission *Les Bestiaires* étaient meilleures que l'émission *Les Olympiques*. » – Allusion à la série *Quinze Soirées avec Montherlant* qu'on a déjà évoquée avec la lettre du 24 février 1951. Cette émission de la chaîne nationale de la Radiodiffusion française, qui a lieu le mardi entre 21 heures 45 et 22 heures 15, a commencé le 21 octobre et se prolongera jusqu'au 3 février 1953. M. y converse avec Pierre Sipriot, qui en publiera quelques passages dans *Montherlant sans masque* (*op. cit.*, p. 556 à 562). J.-F. Domenget, de son côté, a défini les contours et l'esprit de ces entretiens dans *Écrivains au micro. Les entretiens-feuilletons à la radio française dans les années cinquante* publié en 2010 par les Presses Universitaires de Rennes sous la direction de P.-M. Héron.

## 1954

**22 février 1954 :** « P.S. Je vous ai écouté hier, pour Sainte-Croix. » – M., comme chacun sait, entra au collège Sainte-Croix de Neuilly en janvier 1911 et en fut renvoyé en mars 1912 « dans des circonstances qui ont servi de sujet à *La Ville dont le prince est un enfant* (1951) et aux *Garçons* (1969) » (R2, p. XLVI).

**25 février 1954 :** « Qu'est-ce qui distingue [...] la grâce de l'amour ? (Voilà une étude qui pourrait vous servir pour votre *Port Royal*.) » – Comme il est impossible (la lettre du 26 avril parlera d'une « brouille de cinq ans ») que M. lui ait fait des confidences sur son second *Port-Royal* qui sera créé le 8 décembre 1954 et dont la première édition, chez Henri Lefebvre, datera de mai, il ne peut s'agir ici que du *Port-Royal* détruit de 40-42 ou de l'article « Demain il fera jour » qu'on a évoqué en lisant la lettre de M. du 26 juillet 1943.

**21 mars 1954 :** « Vous constatez donc [...] qu'après vous avoir aimé vous, il m'est décidément impossible de vous remplacer par un marchand de cochons. » – Référence à cet échange entre Solange et Costals dans *Les Lépreuses* : « Un peu plus tard, elle eut un mot atroce. Elle lui avait écrit, lorsqu'il était au Maroc, qu'un éleveur de cochons normands avait demandé sa main. / – Je me déciderai peut-être un jour pour lui. » (R1, p. 1497). P. n'épousera pas, comme M<sup>lle</sup> Dandillot, un « Ingénieur E.C.P. », mais elle reviendra sur son « marchand de cochons » dans ses lettres du 22 avril 1954 et du 4 juin 1955.

## 1955

**27 mai 1955 :** « Comment pouvez-vous m'accuser d'imposture ? Vous savez bien que c'est moi “le crampon digne de l'immortalité”, que ce ne peut pas être une autre que moi ! Et vous m'avez d'ailleurs clairement désignée dans une note de l'*Intran* du 30 sept. 1936. Reportez-vous-y. » – On ne sait si la protestation de P. : « Comment pouvez-vous m'accuser d'imposture ? », se fonde sur un courrier qu'elle aurait reçu de M., mais il n'y a pas à hésiter pour cette vieille « note de l'*Intran* » qu'elle évoque ici brièvement et sur laquelle elle reviendra dans sa lettre du 22 juin : « Quant à

l'inspiration Andrée Hacquebaut, c'est vous-même qui, dans une note de *l'Intran* du 30 sept. 1936, et pour écarter Jeanne Sandelion, m'avez désignée sans que subsiste le plus petit doute. » Cette note intitulée « Henry de Montherlant et "Les Jeunes Filles" » était signée de François de Roux, qui demandait à M. « quelle jeune fille vivante avait servi de modèle pour Andrée Hacquebaut », et si Henriette Charasson en particulier avait eu raison d'y reconnaître Jeanne Sandelion, dont le nom n'était d'ailleurs pas cité. M. avait répondu que non, mais sans évoquer à aucun moment M<sup>lle</sup> Poirier. La lecture que celle-ci fait en 1955 de la note de 1936 est tout simplement déraisonnable.

## 1956

**24 juin 1956 :** « Montherlant, je ne peux pas m'empêcher de vous féliciter pour cette peinture de Combet-David "membre de l'Institut". » – En juin 1956 la version intégrale de *La Rose de sable* est toujours inédite, mais M. vient d'en donner chez Amiot-Dumont, sous le titre *Les Auligny*, un large fragment où il a brossé le portrait, ô combien savoureux, de « M. Combet-David, le fameux arabisant » ; c'est à ces pages (98 à 110 dans *Les Auligny*, 77 à 81 dans R2) que se réfère ici P. Pour les allusions qu'elle fait ensuite au poupon de *La Petite Infante*, le « chialeur international », et au « babour » du *Démon du Bien*, autre avatar du poupon, on ira aux pages 590 et 1296 dans R1. Pour la veine amoureuse, P. citera « À une jeune fille victorieuse dans la course de mille mètres », qui est un long poème de la *Deuxième Olympique* (R1, p. 346-348).

**25 octobre 1956 :** « Très intéressée par les premières remarques que je lis sur votre pièce. » – « La critique de *Brocéliande* n'est pas bonne », dira P. dans sa lettre du 8 novembre, se souvenant probablement de ce que Robert Kemp avait écrit dans *Le Monde* du 27 octobre : « Voilà à quoi s'amuse M. de Montherlant. », ou du mot de Jean-Jacques Gautier dans *Le Figaro* des 27-28 octobre : « Son propos nous échappe. » Cela ne l'empêchera nullement de redire, cinq ans plus tard, qu'elle a beaucoup aimé la pièce (voir sa lettre du 2 octobre 1961). – P. argumente comme l'avait fait M. dans la lettre, parue dans *Arts* le 2 février 1955, où il déroulait à Henry Bordeaux les raisons qui le retenaient de faire acte de candidature : « Je ne poserai jamais ma candidature, on ne pose pas sa candidature à quelque chose qu'on ne recherche pas. Ne posant pas ma candidature, évidemment, je ne ferai pas de visites préalables. [...] Mais, si vous vous mettiez d'accord entre vous pour m'accueillir, j'accepterais cette élection et, comme je ne suis pas un désinvolte, je ferais après coup toutes les visites (devenues des visites de remerciements), et même le discours et le reste. » M. sera élu dans les conditions qu'il souhaitait le 24 mars 1960.

## 1957

**18 novembre 1957 :** « Je n'aime pas beaucoup votre *Don Juan*. » – *Don Juan* fut représenté pour la première fois, au théâtre de l'Athénée, le 4 novembre 1958. Ce qu'il est convenu d'appeler la seconde édition originale paraîtra peu après chez Gallimard avec un achevé d'imprimer du 14 novembre, l'édition proprement originale, enrichie de lithographies de Mariano Andreu, ayant paru chez Henri Lefebvre avec un achevé d'imprimer du 11 février 1958. Cela dit, le 1<sup>er</sup> acte du *Don Juan* de Montherlant avait paru dès novembre 1957 dans le n° 119 de *La Table ronde*, un n° tout entier consacré à « Don Juan. Thème de l'art universel ». Apparemment le 1<sup>er</sup> acte a suffi à P. pour qu'à ce moment-là du moins, elle rejette la pièce.

## 1958

**4 février 1958 :** « Vous êtes en froid, je n'aurai donc pas de place pour cette reprise du *Maître de Santiago*, le 10 février. » – Cette reprise est celle qu'en donna la Comédie-Française, avec Henri Rollan dans le rôle de Don Alvaro et Renée Faure dans celui de Mariana.

**30 novembre 1958 :** « J'ai acheté votre *Don Juan*, voulant me faire une opinion par moi-même. Eh bien ! Je n'ai constaté aucune baisse de valeur entre ce *Don Juan* et les pièces qui l'ont précédé. » – P. parle ici de la première édition courante, parue chez Gallimard, dont l'achèvement d'imprimerie est du 14 novembre 1958 et où l'on trouve bien, à la page qu'elle dit (158), le mot qu'elle cite plus loin : « La fidélité n'est pas d'être attaché uniquement, mais, lorsqu'on retrouve, de résonner et que cette résonance fasse unisson avec celle d'autrefois. » (T, p. 1071-1072). *Don Juan*, qui avait été représenté pour la première fois au Théâtre de l'Athénée le 4 novembre, avec Pierre Brasseur dans le rôle du séducteur, ne fut pas un succès : quinze représentations seulement, mais ce qui frappe dans cette lettre du 30 novembre 1958, c'est le total revirement de P., qui écrivait dans sa lettre du 18 novembre 1957, après avoir lu le 1<sup>er</sup> acte de la pièce : « Je n'aime pas beaucoup votre *Don Juan*. »

## 1959

**20 février 1959 :** « C'est magnifique : *Demain il fera jour* ». Je ne sais pas ce que j'ai bafouillé il y a dix ans sur un prétendu amour de Carrion pour son fils, mais le portrait même de Carrion est admirable, le revirement tragique. » – Ce « bafouillage » n'est autre que l'article qu'elle avait publié dans *Témoignage chrétien* en juin 1949 et dont l'obligeant M. de Saint Pierre s'était fait l'écho quelques mois plus tard dans *Montherlant bourreau de soi-même* (voir la lettre du 30 décembre 1949).

## 1960

**29 janvier 1960 :** « ...je suis secouée, brûlée par cette tragédie algérienne. On ne peut plus penser à autre chose. » – La France vit alors ce qu'on appellera « la semaine des barricades ». Les partisans de l'Algérie française, conduits par le député Pierre Lagayette, se sont retranchés, le 24 janvier, dans un quartier d'Alger. Il y aura des morts et des blessés chez les manifestants et parmi les forces de l'ordre.

**31 janvier 1960 :** « Serons-nous un jour Philémon et Baucis ? » – Le modèle des vieux époux que les dieux, afin de récompenser leur piété, unirent dans la mort en les transformant en arbres. Ovide a raconté leur histoire dans ses *Métamorphoses* (VIII, 611-724).

**31 mars 1960 :** « Je n'ai pas assisté à votre entretien avec Genevoix... » – Le 4 mars, l'Académie a publié un communiqué annonçant que « d'accord avec Monsieur Henry de Montherlant, Monsieur Maurice Genevoix l'a proposé au choix de ses confrères pour la succession de Monsieur André Siegfried ». M. a publié le soir même une déclaration où il constate que « l'assouplissement des règlements de l'Académie » a permis à Maurice Genevoix, en accord avec lui, de proposer son nom à la succession d'André Siegfried. L'élection a eu lieu le 24 : sur vingt-neuf votants, vingt-quatre ont donné leur voix à M., cinq bulletins étant marqués d'une croix « blanche ».

**3 mai 1960 :** « Content que vous ayez demandé qu'on ne mette pas "de l'Académie française" sur la couverture de vos livres. » – C'est ce qu'on lisait dans le n° 732 du 30 avril 1960 (p. 3, col. 7) du *Figaro littéraire* : « Henry de Montherlant a demandé aux Éditions Gallimard que la mention "de l'Académie française" ne figure pas sur ses livres. » Gallimard passa outre cette requête, à supposer que M. l'ait jamais formulée. // « André Siegfried me paraît très éloigné de vous, et ça doit vous embêter de lire ses innombrables ouvrages. » – P., qui a vu juste, offrira à plusieurs reprises ses services pour débayer le terrain. Quoi qu'il en soit, M. ne prononcera son discours – qu'on peut lire sur le site sous la rubrique Articles (n° 120) – qu'en juin 1963. Quant aux péripéties qui entourèrent l'élection et la réception, on les lira aux pages 653 à 667 du *Montherlant sans masque* de Sipriot et aux pages 287 à 289 d'*Un fauteuil sur la scène* d'Amin Maalouf paru chez Grasset en 2016.

**11 mai 1960 :** « Lu vos "Notes sur le Cardinal d'Espagne" dans la *Table Ronde* d'avril. » – Il s'agit bien des « Notes » que M. publia dans le n° 148 d'avril 1960 de la revue *La Table ronde* et que suivent des articles de Maurice Genevoix, Henri Massis, Michel de Saint Pierre, Philippe de Saint Robert et autres sur *Le Cardinal d'Espagne* ou sur le théâtre de M. en général. On ne confondra pas ce n° avec

le n° spécial (dont P. parlera dans ses lettres des 6 et 14 novembre) qui sortit « à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de la publication à compte d'auteur de *La Relève du matin* ».

**10 août 1960 :** « Un posthume, alors ? Mais je me rappelle votre mot : “La gloire posthume, c'est le coup de pied de la postérité.” » – Ce mot qu'on retrouvera dans la lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1961 est un de ceux qui ont le plus troublé notre Alice. Elle le citait déjà dans son essai de 1934 sur M. comme un mot dont il lui aurait réservé la primeur : « En 1925, la gloire ne l'intéresse plus. “La gloire posthume, m'écrit-il, est le coup de pied de la postérité.” Tout le temps accordé à l'œuvre lui paraît volé à la vie. » Cela dit, elle ne semble pas l'envisager en 1960 comme elle faisait en 1934.

**6 novembre 1960 :** « Pourquoi n'auriez vous pas la gentillesse de me faire envoyer par Sipriot ce numéro de la Table Ronde ? » – Il s'agit bien, cette fois-ci, du n° 155 de *La Table ronde* qu'on a évoqué plus haut. P. en retient pour l'instant l'article d'Emmanuel Berl, « Journal d'un écrivain, Montherlant et la liberté », et celui de Pierre-Aimé Touchard, « Montherlant ou le combat sans la foi », qui lui inspire, dirait-on, le nouveau titre de son ouvrage en cours : *Le Courage sans la foi*. // « Que pensez-vous de Sartre ? Je l'ai jugé sévèrement quand il a envoyé sa protestation du Brésil. » – Sartre se trouvait en effet au Brésil en compagnie de Beauvoir quand s'était ouvert à Paris, le 5 septembre 1960, le procès du « réseau Jeanson », dit aussi des « porteurs de valises » : des Algériens et des Français de métropole y étaient jugés pour avoir soutenu le Front de libération nationale, FLN, parti indépendantiste algérien. C'est donc du Brésil que Sartre avait « envoyé » au tribunal une lettre – rédigée en fait à Paris par Claude Lanzmann et Marcel Péju – où il proclamait son entière solidarité avec les accusés. Ce même 5 septembre avait paru dans un numéro des *Temps modernes* saisi par les autorités une déclaration sur « le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » signée par cent vingt et un écrivains, universitaires et artistes, d'où son nom de *Manifeste des 121*.

**14 novembre 1960 :** Dans sa lettre du 6 novembre, P. demandait à M. d'intervenir auprès de Sipriot pour qu'on lui envoie le n° spécial de *La Table ronde*. Il faut croire que M. est intervenu puisqu'elle le remercie, dans cette lettre du 14, de son « attention ». Aux articles de Berl et de Touchard qu'elle a cités le 6 novembre, elle joint désormais ceux d'Arsène Chassang, « Montherlant critique de son œuvre », et de Maurice Bruézière, « Montherlant et le sport ». L'article qu'elle juge « fumeux » : « Les Moments mystiques dans le théâtre de Montherlant », était de Pierre Jobit, autrement dit M<sup>gr</sup> Jobit à qui M. fera lire en manuscrit son *Cardinal d'Espagne* (T, p. 1206), et l'auteur qui avait tort d'écrire que M. « laisse une place vacante pour Dieu » n'était autre que Philippe de Saint Robert. Que veut-elle dire enfin quand elle estime que « l'article “Montherlant auteur comique” eût pu être neuf et intéressant, mais malheureusement n'est pas traité » ? Que l'article d'Yves Florenne, plus exactement intitulé « Un auteur comique », l'a déçu ? Si tel fut le cas, elle pourrait aujourd'hui s'en consoler en lisant dans les *Actes de la Journée Montherlant du 25 septembre 2007* l'article « Montherlant auteur drolatique » de Patrick Brunel et sur le site même « Les petits personnages comiques dans les romans de Montherlant » de Henri de Meeûs !

1961

**18 février 1961 :** « P.S. Je n'ai pas vu votre Sénèque, que j'attendais pourtant. » – Ce Sénèque est à n'en pas douter celui que M. avait annoncé sur la quatrième de couverture de *La NRF* de mai 1959, puis de décembre 1959, et dont il avait lu entre-temps quelques pages à Gabriel Matzneff, qui l'a noté dans son journal de l'année 1959 à la date du 4 juillet (voir *Cette Camisole de flammes*, *La Table Ronde*, 1976, p. 133). M. Chr. Lançon, lorsqu'il attira fort justement mon attention sur cette concordance, me signala de surcroît une lettre qui s'était vendue chez Drouot en avril 2004, où Paulhan s'inquiétait, en septembre 1960, de ne rien voir venir : « Vous nous aviez promis, il y a un an, un Sénèque. Avez-vous changé d'avis ? » M. avait même écrit en bas de la lettre le brouillon de sa réponse, expliquant qu'il avait « dû arrêter la composition du Sénèque le 25 juillet 1960 par suite d'un accident de santé. » (*Les Autographes*, n° 225 du catalogue). La question qui vient d'emblée à l'esprit est de savoir si ce Sénèque de 1959 recouvre la « Lecture de Sénèque » de fin 1968-début 1969 qu'on lira l'année suivante dans *Le Treizième César*. C'est peu probable : la « Lecture de Sénèque », aussi

morcelée que l'avait été en 1955 la « Lecture de Tacite », ne s'accorde guère avec le Sénèque de 1959 dont Matzneff expliquait qu'il mettait l'accent sur « le caractère désespéré du stoïcisme latin ». On pense alors aux pages sur Sénèque qui parurent en 2001 dans *Garder tout en composant tout* : dix pages intitulées « Sénèque. L'œuvre » ; trois pages intitulées « Récit de la mort de Sénèque » et une page sans titre qui débouche sur ce triste constat : « Pour nous, nous avons eu beau chercher les textes, les triture, lire, relire et méditer les auteurs qui blanchissent Sénèque, notre opinion est faite, il est vraiment le salaud accompli. » (*op. cit.*, Gallimard Les Cahiers de la *nrf*, p. 319-329, 336-339 et 358-359). Il faut a priori éliminer les pages sur « L'œuvre », qui sont datées de 1965 ; il ne resterait donc que le « Récit de la mort de Sénèque » et peut-être le constat final, à condition de n'y voir qu'un fragment du Sénèque annoncé en 1959 et interrompu en 1960 « par suite d'un accident de santé ».

**7 mai 1961** : « Cher Rilet, je vous remercie. Il y a donc une pensée de moi en vous comme il y a une pensée de vous en moi. » – De quoi P. remercie-t-elle M. ? Dans sa lettre du 26 avril, elle espérait un coup de téléphone pour son anniversaire : aurait-elle reçu un mot de M. ?

**6 juillet 1961** : « Avez-vous renoncé à Sénèque ? Je trouve dans mes notes des citations, très proches de mon cœur. Je les copie pour vous : *Intus omnia dissimilia sint. Frons nostra populo conveniat. / Mihi crede, res severa est verum gaudium. / Mihi crede, qui nihil agere videntur, majora agunt : humana divinaque simul tractant. / Quid est sapientia ? Semper idem velle atque idem nolle. / Quisquis vitam suam contempsit, tuae dominus est.* » – Ce sont autant d'extraits des *Lettres à Lucilius*, que voici dans la traduction « classique » d'Henri Noblot : « Au dedans, dissemblance complète ! Par nos dehors accordons-nous avec le peuple. » (5, 2) ; « Crois-moi, la véritable joie est chose sévère. » (23, 4) ; « Crois-moi : ces hommes qui passent pour inactifs ont une activité supérieure. Choses humaines, choses divines, ils brassent tout ensemble. » (8, 6) ; « En quoi consiste la sagesse ? À toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose. » (20, 5) ; « Quiconque a fait bon marché de sa vie est maître de la tienne. » (4, 8). Il faut souligner que dans sa *Lecture de Sénèque* de 68-69, M. retint les mêmes passages des lettres 5 et 23 (*Le Treizième César*, Gallimard, 1970, p. 84 et 87) et que l'extrait de la lettre 23 avait été fort encensé déjà dans son carnet de 1964 : « Et je songe au mot sublime de Sénèque : *Res severa est verum gaudium.* » (*Va jouer avec cette poussière*, Gallimard, 1966, p. 167).

**14 août 1961** : « J'ai lu dans *Candide* de cette semaine que vous aviez supprimé la fin de votre discours d'Académie... » – Précisons d'abord que lorsque P. parlera désormais de *Candide*, il s'agira du *Nouveau Candide*, qui avait commencé de paraître en mai 1961 et n'ira pas au-delà de décembre 1967. Pour le fond, M. a lui-même rappelé dans son discours de réception quel devait être le sujet de la seconde partie de son discours : « L'écrivain devant sa mort prochaine. L'écrivain devant la mort prochaine de son œuvre », et pourquoi il avait résolu de la supprimer.

**2 octobre 1961** : « C'est qu'il y a en vous aussi une veine comique et gaie que vous n'utilisez pas assez, à mon idée. Certaines pages de *La Petite Infante*, *Brocéliande* que j'ai beaucoup aimé, vous montrent ce que je veux dire. » – P. a déjà évoqué le « chialeur international » de *La Petite Infante* dans sa lettre du 24 juin 1956 et *Brocéliande* dans sa lettre du 25 octobre 1956.

**22 octobre 1961** : « Absolument horrifiée par la photographie qui accompagne l'article de vous dans *Candide*. » – Inadvertance de P. quand elle écrit « l'article de vous », M. n'ayant pas écrit, sauf erreur, dans *Le Nouveau Candide*. La photo illustre probablement l'article de Gilbert Guilleminault publié dans *Le Nouveau Candide* du 19 octobre sous le titre « Les Appétits, les dégoûts, le romantisme d'un voyageur solitaire. Ce Montherlant de 30 ans c'était le diable », article qui faisait suite à la parution récente d'*Un Voyageur solitaire est un diable*.

**1<sup>er</sup> novembre 1961** : « Tout artiste vient au monde pour dire une seule chose, une seule toute petite chose... » – Ce mot de Claudel, qui se terminait comme suit : « C'est cela qu'il s'agit de trouver en groupant tout le reste autour », est dans une lettre à Jacques Rivière du 10 décembre 1910. // « ...est-ce que vous allez voir les 3 *Mousquetaires* ? » – Vu la date, il doit s'agir de la version réalisée par Bernard Borderie, avec notamment Gérard Barray (D'Artagnan), Mylène Demongeot (Milady), Daniel Sorano (Richelieu), Perrette Pradier (M<sup>me</sup> Bonacieux) et Jean Carmet (Planchet).